

Bien mal pris

Anne Oldenhove-Calberg

(47)A la demande de Claude Jamart, je republie ici une partie du texte que j'avais écrit pour les journées de l'AFI sur l'hystérie masculine (Paris, 20 et 21 novembre 99) et qui faisait effectivement contre-point, côté masculin, au premier texte que j'avais écrit sur la question de l'hystérie actuelle prise sur son versant plus féminin (« Profil bas »).

Cette forme d'hystérie, l'hystérie à masque pervers, n'est évidemment nullement exhaustive de l'hystérie masculine, celle-ci se jouant tout aussi bien dans le registre de l'impuissance, de la dépression, des conversions voire même des sinistres fréquentes aujourd'hui dans le cabinet du praticien

Néanmoins, l'air du temps m'avait poussée vers cette hystérie à masque plus pervers dont je vous propose ici le résumé.

L'hystérique mâle a connu une histoire d'amour avec sa mère où la guerre des sexes sournoisement s'est insinuée. Le tribut qu'il lui payera à l'âge adulte est une part de sa virilité.

Que dire donc de cette affaire en ce siècle où la femme s'est affranchie, du moins en apparence, du joug patriarcal et où elle s'est mise ou a été mise en position de compétition effrénée avec son partenaire de toujours, du moins pour le coup, à ciel ouvert.

(48)Si le fils avant devait s'affranchir du père pour conquérir ce continent noir, ce qui le mettait le plus souvent dans une donne obsessionnelle, il se trouve aujourd'hui par contre confronté, comme celui-ci d'ailleurs, à un continent bien défriché, du moins dans les apparences, et qui de surcroît a le verbe haut.

Si l'hystérique se pose la question de « Qu'est qu'une femme ? » et à fortiori de « Que veut une femme ? », il semble, de nos jours, parfois craindre en savoir trop sur la question, d'où l'obligation pour ne pas tomber en panne (je veux dire en panne de désir) de recourir aux sensations fortes telles que les drogues socialement admises et la pornographie .

Au temps jadis où la femme faisait la mère, l'homme guerroyait, chassait et se reposait auprès de sa belle. Quand elle s'est mise à faire l'homme, aux abois, il a pu s'en moquer . Mais depuis qu'elle fait « la femme », il s'en trouve bien mal pris.

La femme top modèle au regard autosuffisant et qui le nargue sur tous les murs de la cité, semble lui répéter sans cesse que de lui, elle n'a plus cure, parce que seule la vue de son propre corps lui procure de la jouissance. « L'Oréal prend soin de mes cheveux, dit la pub, parce que je le vaux bien. »

« J'ai envie de me faire une fille « (comment entendre cela...), me dit cet homme obsédé de capter le regard d'une fille et complètement désemparé quand il voit la Belle regarder un autre que lui surtout si celui-ci est moins beau que lui. Obligé donc d'aller à Cuba pour se les faire sans problème... et de ramener son tableau de chasse aux copains de café après les avoir comptabilisées une à une.

Le touriste sexuel, ce nouveau colon de nos temps modernes, avec sa peau blanche et son look d'enfer peut, excusez-moi l'expression, « se les faire » presque toutes sans passer par les défilés de la castration et ce, à très bas prix, sauf le sida, je vous le concède. De quoi éviter la rencontre et la confrontation avec une de même que la question d'être père, question devenue souvent ringarde, semble-t-il, de nos jours pour les moins de quarante ans. Mieux vaut faire partie d'un club de célibataires mixtes que de s'affronter au conjugo. Entre le boulot, la TV, Internet et le club « Med », pas de temps pour se mettre une « mégère » sur le dos. De toutes les manières, on peut toujours en commander une via le minitel avec fantasme sur mesure et à domicile, s.v.p.

Le masque pervers laisse croire à l'hystérique que la sexualité est sans problème puisque là elle est instrumentalisée et de surcroît, dans le prêt-à-porter actuel. Pas de véritable rencontre avec l'Autre, l'amour et le sexe étant bien séparé.

Je me suis d'ailleurs posée la question, là, de la différence avec l'obsessionnel (49) qui, d'une part, vénère la dame et, d'autre part, va voir en cachette les femmes qu'il juge de moindre vertu. L'obsessionnel le fait, me semble-t-il, dans un parfait déni de cette disjonction désir-jouissance. Il a plutôt honte d'ailleurs d'aller voir ces femmes et se garde de le crier sur tous les toits.

L'hystérique, lui, en sait un bout sur cette béance jouissance-désir mais cherchant à échapper à la castration, il pousse la mascarade mâle à son comble du côté d'une caricature du fantasme et donc dans la consommation, le besoin voire même la transgression. Ce faisant, il oblitère la question de la vérité dans sa dimension de mi-dire. Quand il est donc rattrapé par la question de l'amour, par exemple, il se trouve bien mal pris. Je vous conseille à ce propos d'aller voir ce très intéressant film de Frédéric Fonteyne, *Une liaison pornographique*, où l'on

voit bien que, comme nous le dit Lacan, « l'amour c'est ce qui permet à la jouissance de condescendre au désir » mais également comme on le voit bien aussi dans ce film, le moment où ça commence à ne plus tourner aussi rond ; c'est-à-dire : bas les masques.

L'hystérique mâle donc emprunterait ce masque pervers pour se jouer du père si pusillanime et ce faisant, tenter d'échapper à la castration évidemment imaginaire de ce dernier. De plus, ce père n'étant plus très interdicteur, il vient vérifier jusqu'où la loi peut être transgressée au prix évidemment du désir. Il refuse donc d'accepter que s'il n'est pas sans l'avoir ce phallus, il ne l'est pas. Le masque pervers lui permet de croire que non seulement il l'a, mais qu'en plus, il l'est. Il peut parfois aussi, je pense, protéger l'hystérique masculin de la question de l'amour quand il a la sensation, souvent juste d'ailleurs en ce qui le concerne, que d'y consentir le féminise.

Néanmoins qu'est-ce qui intéresse l'hystérique dans la sexualité ?

Est-ce la question du désir ou la jouissance infinie qu'il suppose à la femme ?

Je pencherais évidemment pour la seconde hypothèse d'où cette identification à être le phallus, façon côté masque pervers ou côté impuissance d'ailleurs de venir interroger voire même de tenter de s'approprier cette jouissance supposée, mais je dirais, avec « l'en plus » de sa masculinité.

Si l'hystérique femme doit se dégager de son identification à la mère pour aller vers le père, havre de paix pour elle, on comprend bien que si ce père n'a pas eu suffisamment cette fonction d'identification symbolique et donc de pacification, c'est à lui qu'elle va s'en prendre toute son existence pour dénoncer son insuffisance ou soutenir, vaille que vaille, son désir.

Pour l'homme hystérique par contre, d'emblée différent de la mère, l'identification masculine le tient à l'écart de cet objet de jouissance qu'est la mère. Il n'a (50) cependant intérêt à sortir de l'Œdipe complètement que si la menace de castration a été suffisante pour lui. Si son père n'a pas bien assuré cette fonction, on voit bien comment il peut flirter avec plusieurs registres comme celui du surmâle protecteur de la mère battue par le père, celui de l'homme qui s'identifie à la femme phallique parce que le père est trop effacé, voire même celui du transgresseur. Il n'est donc pas comme l'obsessionnel dans le déni de la castration de la mère mais plutôt dans le désaveu de sa filiation au père. Il fera donc comme si celui-ci n'existe pas à moins qu'il ne le recherche dans les surmâles. C'est pourquoi l'hystérique masculin, je pense, ne vous cause pas beaucoup de son père sauf dans des rêves de conflit avec un homme, rêves qu'il se garde bien d'interpréter. Par contre il vous parle abondamment des femmes. Jusqu'à ce qu'il se décide enfin à rencontrer la statue du Commandeur, soit son angoisse.

L'hystérique mâle a connu une histoire d'amour avec sa mère où étant le plus « beau » dans son miroir, il a du mal à se défaire de ce mirage pour devenir mâle à part entière. Ayant refusé la filiation symbolique avec son père, il se trouve dans la quête infinie c'est-à-dire toujours à recommencer d'être reconnu par une femme. C'est ce qui le fait aussi s'identifier à sa mère ou aux hommes

qu'il suppose avoir compter pour elle. L'hystérique masculin est un séducteur, il aime plaire.

« Si l'orgasme, nous dit Lacan, est au sommet de la béance jouissance-désir, on ne peut pas en dire autant au niveau de la fonction du petit a dans la pulsion scopique. En effet là, on pourrait dire que c'est le niveau le plus bas de cette béance tant le mirage spéculaire fonctionne bien. »

J'écoutais cette femme me dire, qu'elle avait été mariée pendant deux ans avec un homme qui était, comme on dit chez nous, « très porté sur la chose »...

C'est quand il s'était rendu compte, qu'il n'arrivait pas ou plus à l'amener à la jouissance sexuelle que les choses s'étaient gâtées et qu'il était allé voir ailleurs.

Au demeurant pas très loin, puisqu'il s'était mis à la tromper avec sa meilleure amie, qu'elle considérait comme sa sœur jumelle. Le couple avait un profil parfaitement déséquilibré dans le sens que cette femme le dominait très nettement du point de vue intellectuel alors que lui donnait le change en la protégeant puissamment d'un passé récent très traumatique. En effet, eu égard à son métier, il portait en permanence une arme sur lui.

Qu'est-ce donc que cette sexualité répétitive et inassouissable qui viendrait confirmer l'homme dans sa puissance là où justement elle est fortement mise en question ?

(51) L'orgasme, sommet de la béance jouissance-désir, et donc au même lieu que l'angoisse, renvoie après l'acte sexuel chacun des partenaires vaquer à ses affaires.

Quand l'acte sexuel devient une sorte de compulsion répétitive, c'est signe d'autre chose me semble-t-il. Je pense notamment que dans certains cas, l'hystérique mâle y cherche cette quête infinie de reconnaissance par une femme.

Je noterais en passant d'ailleurs que c'est dans cette question de reconnaissance que se trouve à mon sens, l'essentiel de la difficulté d'une cure d'hystérie masculine pour une femme analyste. Accepter d'être représentante du phallus en sachant que non seulement elle ne l'a pas mais aussi qu'elle ne l'est pas, est un exercice périlleux, il va sans dire.

Toujours à propos de cette quête de reconnaissance par une femme, que dire à ce propos d'ailleurs de ce nouveau fléau ou de ce nouveau cheval de bataille féministe qu'est le harcèlement sexuel.

Il me semble surtout très présent dans les milieux du pouvoir où quelques femmes commencent à s'immiscer ou a contrario dans la fonction publique où on s'ennuie à pierre fendre et où les femmes sont assez bien représentées à divers échelons (du moins jusqu'à un certain niveau).

Milieu donc de grande compétitivité homme-femme. Que dire donc de ce nouveau Don Juan de notre modernité qu'est le harceleur sexuel pour autant qu'il ne ressorte pas, bien entendu, d'une structure franchement perverse, ce qui me semble le plus souvent le cas ?

Côté pouvoir, on pourrait penser qu'il vient vérifier côté femme, si du fait de ce pouvoir, il les a toutes surtout si de surcroît, l'une d'elles brigue sa place.

Côté ennui ou hiérarchie bureaucratique, que faire quand sa chef de bureau est rébarbative sinon de se rassurer auprès de la sous-chef.

Mais trêve de plaisanteries, laissons cette affaire, si vous le voulez bien, aux « chiennes de garde ».

Dès lors, ceci nous amène néanmoins à la question centrale : comment un homme, aujourd'hui, peut-il soutenir sa virilité s'il ne laisse pas tomber cette figure de la femme toute phallique que notre temps véhicule avec d'autant plus de complaisance que l'enjeu économique est de taille.

Je me demande d'ailleurs, à ce propos, si l'on n'assiste pas à un déplacement plus radical de la question de la féminité, celle-ci venant d'emblée interroger l'un et l'autre sexe. En effet, autant auparavant un homme pouvait se contenter éventuellement (52) d'une identité de ressemblance au modèle mâle, autant maintenant il est acculé à trouver son identité de mâle dans une différence d'avec le féminin. Il s'agit donc d'une opération où il doit se dégager du signe pour revenir au signifiant. En effet, quand le père perd ses insignes, la femme toute phallique monte sur le devant de la scène, et il faut ce père, le « réhabiliter » sous un autre Nom.

Déjà en 74, dans sa préface à *L'éveil du printemps* de Franz Wedekind, Lacan nous mettait sur cette piste : « (...) Soit de leur dire que parmi les Noms-du-Père, il y a celui de l'homme masqué. Mais le père en a tant et tant qu'il n'y en a pas Un qui lui convienne, sinon le Nom de Nom de Nom. Pas de Nom qui soit son Nom-Propre, sinon le Nom comme ex-sistence soit le semblant par excellence. Et l'Homme masqué dit ça pas mal. Car comment savoir ce qu'il est s'il est masqué. Le masque seul ex-sisterait à la place du vide où je mets La femme »

Si le Nom-du-Père est une fiction incontournable, le signifiant mâle et le signifiant femelle le sont tout autant.

C'est pourquoi je me permettrai, en guise de conclusion, de reprendre un propos que j'avais écrit l'an passé.

En ce siècle où la subjectivité est mise à mal par le discours de la Science dont l'un des avatars est le triomphe de l'image et de la mêmété, le parcours d'une analyse pourrait bien être inversé : « Retrouver du Père comme signifiant (signifiant de la différence) pour pouvoir s'en passer plutôt que se passer du Père à condition de s'en servir. »

Si auparavant, l'hystérique nous proposait une énigme à déchiffrer, ne faudrait-il pas, de nos jours, lui faire réentendre que l'homme s'avance toujours masqué à partir du moment où il parle.

Masque au demeurant d'un autre ordre que celui qui nous est proposé par l'hystérique masculin.